



Gianni Rodari

# Histoires au téléphone

Traduit de l'italien par Roger Salomon

LA JOIE DE LIRE

## IL ÉTAIT UNE FOIS...

*... un certain monsieur Bianchi, de Varèse, en Lombardie. Il était représentant de commerce et parcourait six jours sur sept l'Italie tout entière, du Nord au Sud et d'Est en Ouest, pour vendre des produits pharmaceutiques. Le dimanche, il revenait chez lui, et le lundi matin, il repartait. Mais avant son départ, sa petite fille lui répétait toujours :*

*– Je t'en prie, papa, n'oublie pas : tous les soirs, une histoire !...*

*Car cette petite fille ne pouvait s'endormir sans qu'on lui raconte une histoire, et sa maman lui avait déjà raconté au moins trois fois toutes celles*

*qu'elle savait. C'est ainsi que chaque soir, où qu'il se trouve, à neuf heures précises, monsieur Bianchi appelait Varèse au téléphone et racontait une histoire à sa fille.*

*Ce livre contient précisément les histoires de monsieur Bianchi. Vous verrez qu'elles sont un peu courtes : forcément, que voulez-vous, ce monsieur payait le téléphone de sa poche et ne pouvait téléphoner trop longtemps. Quelquefois seulement, lorsqu'il avait fait de bonnes affaires, il se permettait quelques « unités » en plus.*

*On m'a dit que, quand monsieur Bianchi appelait Varèse, les demoiselles du Central suspendaient toutes les autres communications pour écouter ses histoires. Ma foi, il y avait de quoi : il faut reconnaître que certaines ne sont pas mal du tout...*

## LE PALAIS DE GLACE

Une fois à Bologne, sur la Grand-Place, on édifia un palais de glace. Le toit était en crème Chantilly, les cheminées en fruits confits, la fumée des cheminées en barbe à papa. Tout le reste était en glace, portes de glace, murs de glace, meubles de glace, et les enfants venaient de loin pour y donner un coup de langue.

Un minuscule bambin s'était attaqué à une table et en lécha les pieds l'un après l'autre, jusqu'au moment où la table s'écroula sur lui avec son chargement d'assiettes, et les assiettes étaient en glace au chocolat, la meilleure.

Un agent de police, à un certain moment, s'aperçut qu'une fenêtre était en train de fondre. La glace des vitres était à la fraise et coulait en ruisseaux roses.

– Vite ! cria l'agent. Allons, plus vite encore !

Et les enfants d'accélérer la cadence des coups de langue, pour ne pas laisser perdre une seule goutte de ce chef-d'œuvre.

– Un fauteuil ! implorait une petite vieille qui n'arrivait pas à se frayer un chemin à travers la foule. Par pitié, un fauteuil pour une pauvre petite vieille impotente ! Qui veut bien m'en apporter un ? Avec des accoudoirs, si possible !

Un pompier généreux courut lui chercher un fauteuil en glace à la vanille et à la pistache, et la pauvre petite vieille, toute contente, se mit à le lécher en commençant justement par les accoudoirs.

Ce fut une journée mémorable et, par ordre des médecins, personne n'eut mal au ventre.

Maintenant encore, quand les enfants font une scène pour avoir une autre glace, les parents soupirent : « Eh oui, il t'en faudrait un palais entier, comme celui de Bologne ! »

## IL COURT IL COURT, LE DISTRAIT

- Maman, je vais me promener.
- Si tu veux, mon petit Jeannot. Mais fais bien attention quand tu traverses la rue.
- D'accord, maman. Au revoir, maman.
- Tu es toujours si distrait !
- Oui, maman. Au revoir, maman.

Jeannot se précipite joyeusement dans la rue et, ma foi, il faut reconnaître qu'au début il fait bien attention. De temps en temps, il s'arrête et se tâte :

- Tout y est ? Je suis entier ?... Parfait, continuons !

Et il rit tout seul.

Il est si content de faire attention qu'il se met à sautiller comme un moineau. Mais voilà que déjà il s'attarde à contempler les vitrines, les voitures, les nuages... Alors, forcément, commencent les ennuis...

Un monsieur, très gentiment, le gronde :

– Comme tu es distrait ! Regarde, tu as déjà perdu une main.

– Oh, c'est vrai, comme je suis distrait !

Il se met à chercher sa main et, ce faisant, trouve une boîte de conserve vide. Est-elle bien vide, au fait ? Voyons... Et que pouvait-elle contenir avant d'être vide ? On ne va quand même pas me faire croire qu'elle est vide de naissance ?...

Jeannot oublie de chercher sa main, puis il oublie aussi la boîte, car il a vu passer un chien boiteux, et voilà qu'en essayant de rattraper le chien boiteux avant qu'il ne

disparaisse au coin de la rue, il perd un bras tout entier. Mais il ne s'en aperçoit pas et continue à courir.

Une brave femme l'appelle :

– Jeannot ! Jeannot ! Ton bras !

Pensez-vous, il n'entend rien.

– Patience, soupirez la brave dame. Je vais le rapporter directement à sa mère.

Et elle s'en va sonner chez la maman de Jeannot.

– Bonjour, madame, je vous rapporte un bras de votre fils.

– Oh, quel étourdi ! Je ne sais plus que faire ni que dire !

– Vous savez, madame, tous les enfants sont pareils.

Au bout d'un moment arrive une autre brave femme.

– Bonjour, madame, j'ai trouvé un pied.

N'appartiendrait-il pas à votre Jeannot, par hasard ?

– Mais bien sûr qu'il est à lui, je le reconnais à sa chaussure trouée. Ce n'est pas possible d'être étourdi à ce point ! Je ne sais plus que faire ni que dire !

– Oh vous savez, madame, tous les enfants sont pareils.

Quelques instants plus tard arrive une petite vieille, puis le mitron du boulanger, puis un employé d'autobus, et même une institutrice en retraite. Tous ramènent divers morceaux de Jeannot : une jambe, une oreille, le nez...

– Mais enfin, croyez-vous qu'il existe au monde un enfant plus distrait que le mien ?

– Oh vous savez, madame, tous les enfants sont pareils.

Finalement arrive Jeannot, sautillant sur une seule jambe, sans oreilles ni bras, mais joyeux

comme toujours, gai comme un pinson... La maman hoche la tête, rafistole son rejeton et l'embrasse.

– Rien ne manque, hein, maman ? J'ai bien fait attention, hein, maman ?

– Oui, mon petit Jeannot, tu as bien fait attention, je te félicite.

## PERMIS DE DÉTRUIRE

Il était une fois une ville de Lombardie dont les habitants étaient désolés parce que leurs enfants détruisaient tout. Ne parlons pas des semelles de souliers, des pantalons et des cartables d'école ; mais ils cassaient aussi les vitres en jouant au ballon, ils cassaient les assiettes à table et les verres au bar, et s'ils ne cassaient pas les murs, c'était pour la seule et unique raison qu'ils ne disposaient pas de marteaux.

Les parents ne savaient plus que faire ni que dire et s'adressèrent au maire.

– Voulez-vous que nous mettions des amendes ? proposa le maire.



– Merci beaucoup ! s'exclamèrent les parents.

Comme ça, c'est nous qui les paierons avec les pots cassés !

Fort heureusement, cette région est pleine d'ingénieurs. Il y en a un pour trois habitants et ils sont tous très ingénieux.

Le plus ingénieux de tous était l'ingénieur Cannelloni, un vieux monsieur qui avait de nombreux petits-fils et par conséquent une vaste expérience en matière de pots cassés. Crayon en main, il fit le total des dommages causés par l'ensemble des enfants de la ville. Il en résulta une somme à donner le vertige : trois cent trente transcendantes centaines de trillions de centurions !

– Avec la moitié de cette somme, démontra l'ingénieur, nous pouvons construire un immeuble à détruire et obliger les enfants à le réduire en miettes : s'ils ne guérissent pas avec ce système, ils ne guériront jamais.

La proposition fut acceptée, et l'immeuble construit en cinq sec et trois coups de cuiller à pot.

Il avait neuf étages, quatre-vingt-dix-neuf pièces, et chaque pièce était pleine de meubles, et chaque meuble rempli de vaisselle et de bibelots, sans compter les miroirs et les robinets. Le jour de l'inauguration, on remit solennellement un marteau à chaque enfant et, au signal donné par le maire, on ouvrit tout grand les portes de l'immeuble à détruire.

Domage que la télévision ne soit pas arrivée à temps pour transmettre ce spectacle mémorable. Quiconque l'a vu de ses yeux et entendu de ses oreilles affirme qu'on aurait dit (surtout pas ça, jamais !) que la Troisième Guerre mondiale avait éclaté. Les enfants passaient de pièce en pièce comme l'armée d'Attila et fracassaient à grands coups de marteaux tout

ce qu'ils rencontraient sur leur chemin. On entendit les coups dans toute la Lombardie et dans la moitié sud de la Suisse. Des moutards hauts comme trois pommes s'en prirent à des armoires grandes comme des croiseurs et les démolirent scrupuleusement jusqu'à n'en laisser qu'une montagne de copeaux. Des bambins de l'école maternelle, si mignons et gracieux avec leurs petits tabliers bleus et roses, piétinaient avec soin les services à café et les réduisaient en fine poussière, avec laquelle ils se poudraient la figure.

A la fin du premier jour, il ne restait plus un seul verre intact. A la fin du deuxième jour, les enfants affrontèrent les murs, commençant méthodiquement par le dernier étage, mais quand ils furent arrivés au quatrième, épuisés et couverts de poussière comme les soldats de Napoléon dans le désert, ils laissèrent tout en

carafe, retournèrent chez eux en titubant et se couchèrent sans manger.

Désormais, ils n'avaient plus envie de casser quoi que ce fût. Ils étaient soudain devenus légers et délicats comme des papillons et on aurait pu les faire jouer au ballon sur des verres en cristal sans qu'un seul en fût ébréché.

L'ingénieur Cannelloni fit ses comptes et démontra que la ville avait réalisé un gain de trois archimillions et trente-six chandelles.

Le Conseil municipal laissa les citoyens libres de faire ce qu'ils voulaient des restes de l'immeuble à détruire. Alors on vit des messieurs très sérieux portant serviettes de cuir et lunettes à lentilles bifocales – magistrats, notaires, hauts fonctionnaires – s'armer d'un marteau et courir démolir une cloison ou démanteler un escalier, cognant de si bon cœur qu'à chaque coup ils se sentaient rajeunir.

Plutôt que de me disputer avec ma femme, déclaraient-ils allégrement. Plutôt que de casser le cendrier et les assiettes du service en porcelaine, cadeau de tante Rosalie...

Et je te cogne de plus belle...

La ville, en témoignage de reconnaissance, décerna à l'ingénieur Cannelloni une médaille avec un trou d'argent.

## LA BONNE FEMME QUI COMPTAIT LES ÉTERNUEMENTS

Il était une fois dans une petite ville une bonne femme qui passait ses journées à compter les éternuements des gens. Ensuite elle rapportait à ses amies les résultats de ses calculs et elles les commentaient en d'interminables bavardages.

– Le pharmacien en a fait sept, racontait la bonne femme.

– Mon Dieu, est-ce possible ?

– Je vous le jure, et que j'aïlle en enfer si je ne dis pas la vérité ! Il en a fait sept de suite à midi moins cinq.

Elles bavardaient, bavardaient, et en arrivaient à la conclusion que le pharmacien mettait de l'eau dans son huile de ricin.

– Monsieur le curé en a fait quatorze, racontait la bonne femme, rouge d'émotion.

– Es-tu bien sûre de ne t'être pas trompée ?

– Que j'aïlle en enfer s'il en a fait un seul de moins !

– Mon Dieu, mon Dieu, mais où allons-nous ?

Elles bavardaient, bavardaient, et en arrivaient à la conclusion que le curé mettait trop d'huile dans sa salade.

Un jour, la bonne femme et ses amies se réunirent (elles étaient plus de sept) pour guetter sous les fenêtres de l'instituteur. Malheureusement, celui-ci ne se décidait pas à éternuer, car il ne prisait pas et n'était pas enrhumé.

– Pas le moindre éternuement, remarqua la bonne femme, croyez-moi, il y a anguille sous roche !

L'instituteur les entendit, mit une bonne poignée de poivre dans son vaporisateur à insecticide et, sans se faire voir, en aspergea nos commères tapies sous le rebord de la fenêtre.

– Atchoum ! fit la bonne femme.

– Atchoum ! Atchoum ! firent ses amies.

Et les voilà parties à éternuer à qui mieux mieux.

– C'est moi qui en ai fait le plus ! affirma la bonne femme.

– Non, c'est nous ! répliquèrent ses amies.

Alors elles se crêpèrent le chignon, se déchirèrent les vêtements et perdirent une dent chacune dans la bagarre.

Après ce mémorable événement, la bonne femme ne se confia plus à ses amies, s'acheta

un carnet et un crayon et parcourut toute seule la petite ville, faisant une croix sur son carnet pour chaque éternuement.

Lorsqu'elle mourut, on trouva ce carnet rempli de croix. Les gens disaient :

– Regardez, elle doit avoir marqué toutes ses bonnes actions. Mon Dieu, qu'est-ce qu'il y en a ! Si elle n'est pas montée au paradis, personne n'y montera jamais !

## LE PAYS D'APPORTE-EMPORTE

Une fois, Jeannot Perdson temps, grand voyageur et fameux explorateur, arriva dans un nouveau pays et fut accueilli à la frontière par un monsieur qui lui serra chaleureusement la main en lui disant :

– Soyez le bienvenu au Pays d'Apporte-Emporte.

– Quel est donc cet étrange pays ? demanda Jeannot.

Pour toute réponse, le monsieur sortit un porte-monnaie de sa poche et le montra à Jeannot :

– Savez-vous ce que c'est ?

– Ça ? C’est un porte-monnaie.  
– Grave erreur ! C’est un apporte-monnaie.  
Tenez, prenez-le.  
– Comment ?  
– Prenez-le, je vous le donne.  
– Vous plaisantez ?! Vous prendre votre porte-monnaie ? Jamais de la vie !  
– Puisque je vous dis que c’est un apporte-monnaie ! Emportez-le donc, il est fait pour ça !  
– Mais... Et vous ?  
– Aucune importance : j’en emporterai un autre.  
Jeannot n’y comprenait vraiment rien, et commençait à se demander avec inquiétude s’il n’avait pas été pris en sympathie par le chef d’une redoutable bande de voleurs... Pourtant, ce monsieur avait l’air gentil et très convenable.

– N’oubliez pas que vous êtes au Pays d’Apporte-Emporte, précisa le monsieur en souriant. Je vais vous donner un autre exemple : dans notre pays, nous avons aussi des apportemanteaux.

– Vous voulez sans doute dire des portemanteaux ?

– Mais non, voyons ! Des portemanteaux ne pourraient servir qu’aux gens qui ont un manteau à y suspendre, tandis que les apportemanteaux servent à tout le monde. Les manteaux y sont déjà suspendus, prêts à emporter : quand on en a besoin, on va à l’apportemanteaux et on en emporte un, c’est très pratique.

– Mais quand on les a tous pris, il n’en reste plus !

– Grave erreur ! Il en reste toujours autant. Ils repoussent au fur et à mesure.

– Formidable ! s'exclama Jeannot.

– Naturellement, ajouta le monsieur, les apportemanteaux ne servent pas qu'à emporter des manteaux : selon les besoins du moment, on peut aussi bien emporter un imperméable, ou un chapeau, ou une veste, ou même un pantalon... Nous avons des apportemanteaux d'hiver et des apportemanteaux d'été, des apportemanteaux pour hommes et des apportemanteaux pour dames. Le manteau de fourrure est un article à la mode cette année, il s'emporte beaucoup.

– Sensationnel ! commenta Jeannot. Et ensuite ?

– Ensuite ? Nous avons des apporte-clés, très commodes pour les gens distraits qui perdent toujours les clés de leur maison ou de leur voiture... Nous avons également l'apporte-voix, très utile quand on a une extinction de voix. Il guérit d'ailleurs aussi les angines, la

coqueluche, et même les rhumes et les rages de dents... Mais l'invention la plus merveilleuse, qui fait la gloire de notre pays, c'est l'apporte-avions.

– Un navire de guerre ? Brrrou ! Il doit être terrible !

– Pas du tout : c'est un navire de paix. Du reste, il est commandé par un contre-amiral qui, comme son nom l'indique, est contre la guerre.

– Mais ce navire ne sert-il donc pas à distribuer des avions comme l'apportemanteaux distribue des vêtements ?

– Certes !

– Je ne comprends plus.

– C'est pourtant simple : il distribue uniquement des avions de tourisme qui permettent de voyager pour connaître le monde. Bien entendu, les voyages sont gratuits, puisque

l'apporte-avons nous fournit des avions à volonté.

– Magnifique ! Quel paradis, ce Pays d'Apporte-Emporte ! s'écria Jeannot au comble de l'enthousiasme. Au fait, qui êtes-vous ?

– Je suis l'apporte-parole du gouvernement. Et maintenant, je vous quitte, car je dois accueillir d'autres visiteurs. Au revoir, mon cher Jeannot, et emportez-vous bien.

## ALICE LACULBUTE

Voici l'histoire d'Alice Laculbute, qui tombait toujours et partout. Un jour, son grand-père la cherchait pour l'emmener au jardin public :

– Alice, Alice, où es-tu ?

– Ici, grand-père !

– Où ça, ici ?

– Dans le réveil !

Eh oui : cette petite curieuse avait ouvert le boîtier du réveil, histoire d'y fureter un peu et avait fini par tomber au milieu des ressorts et des engrenages ; maintenant, elle était obligée de sautiller sans arrêt pour ne pas être entraînée



par tous ces mécanismes qui s'agitaient en faisant tic-tac.

Une autre fois, son grand-père la cherchait pour lui donner son goûter :

– Alice ! Alice, où es-tu ?

– Ici, grand-père !

– Où ça, ici ?

– Tu vois bien, ici, dans la bouteille ! J'avais soif, alors je suis tombée dedans !

En effet, elle était en train de nager laborieusement pour se maintenir à la surface : heureusement que, l'été précédent, en vacances à la mer, elle avait appris à faire la brasse !

– Courage, je vais te repêcher !

Le grand-père plongea une ficelle dans la bouteille. Alice s'y agrippa et y grimpa avec agilité : elle était très bonne en gymnastique.

Une autre fois encore, Alice avait disparu.

Tout le monde la cherchait partout : son grand-père, sa grand-mère, et même une voisine qui venait toujours lire le journal du grand-père pour économiser quelques sous.

– Gare à nous si nous ne la retrouvons pas avant que son papa et sa maman ne rentrent du travail ! se lamentait la grand-mère angoissée.

– Alice ! Alice ! où es-tu, Alice ?

Cette fois, pas de réponse. Et pour cause : en furetant dans la cuisine, elle était tombée dans le tiroir où l'on rangeait les nappes et les serviettes et s'y était endormie. Quelqu'un avait refermé le tiroir sans remarquer sa présence.

Quand elle se réveilla, Alice se rendit compte qu'elle était dans le noir, mais elle n'eut pas peur : il lui était arrivé une autre fois de tomber dans un robinet, et alors là, en fait de noir, c'était bien pire !

« Il faudra qu'ils mettent la table pour souper, réfléchissait Alice, et ils ouvriront donc forcément le tiroir. »

Seulement voilà : personne ne pensait au souper, pour la bonne raison que tout le monde cherchait la petite fille. Ses parents étaient rentrés du travail et grondaient sévèrement les grands-parents : « C'est comme ça que vous la surveillez ! »

– Nos enfants à nous ne tombaient pas dans les robinets ! protestaient les grands-parents. De notre temps, ils tombaient seulement du lit et se contentaient de se faire une petite bosse au front !

Finalement, Alice en eut assez d'attendre. Elle se creusa un passage parmi les nappes et les serviettes, réussit à atteindre le fond du tiroir et commença à y taper du pied : toc toc toc !

– Chut ! Taisez-vous tous ! ordonna le papa.  
On a frappé !

Toc toc toc ! insistait Alice.

Quelle joie, que d'embrassades quand ils la retrouvèrent ! Alice en profita aussitôt pour tomber dans la poche intérieure de la veste de son papa, et quand on l'en retira elle avait déjà eu le temps de se barbouiller la figure en jouant avec le stylo à bille.